

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAÎSSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.



Gérant :

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à Hector A. Proulx, Gérant.

ANNONCES

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne
Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : }
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
\$1 PAR AN }

SOMMAIRE.

Conférence de Sa Grandeur Mgr Lafèche, évêque des Trois-Rivières, à la réunion des cercles agricoles aux Trois-Rivières, le 20 janvier 1886 (Suite) : La loi du travail; danger de l'émigration.—Ce que l'on dit de la Gazette des Campagnes dans la Province du Nouveau-Brunswick, où elle compte de nombreux amis parmi les Acadiens.

Causerie Agricole : Elevage des bêtes à laine (Suite).—Améliorer les troupeaux de moutons par voie de sélection.

Sujets divers : Enseignement pour les cultivateurs : "La terre" et le cultivateur.—Choix des semences.—Culture de la pomme de terre.—Surcharger d'animaux les pâturages.—Enfouissement du fumier dans le sol.—Météorisation du bétail.

Choses et autres : Conservation des petits oiseaux; protection que nous leur devons.—Economisez, agriculteurs.

Recettes : Moyen de détruire les verrues.—Effet du sel sur un appétit dépravé du bétail.—Piqûre des mouches.

A nos abonnés retardataires.—Nous prions instamment ceux qui nous doivent des arrérages pour abonnement à la Gazette des Campagnes de nous les faire parvenir le plus tôt possible. Nous avons grandement besoin de ce qui nous est dû afin de faire honneur à nos propres affaires. Ces arrérages nous sont absolument indispensables pour payer les frais d'impression, de papier, etc., nécessités pour la publication de notre journal. Les deux ou trois piastres que nous recevons actuellement chaque semaine, pour abonnement à la Gazette des Campagnes ne suffisent certainement pas. Ceux qui ont à cœur l'existence de notre journal se feront, sans doute, un devoir de nous payer leur abonnement au plus tôt.

EN VENTE AU BUREAU DE LA "GAZETTE DES CAMPAGNES"

INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR LES SOINS A DONNER AUX ANIMAUX MALADES.—Prix, 15 cts.

LE PARFAIT MARECHAL EXPERT MODERNE, manuel complet de l'amateur et du marchand de chevaux, de l'artiste vétérinaire et du maréchal ferrant, ouvrage extrait des meilleurs auteurs anciens et modernes; mis en ordre et complété par M. Marcellin, artiste vétérinaire. Prix : 35 cts.

"Le mouton," traité pratique sur l'élevage des moutons au Canada, par Eugène Casgrain, écor., arpenteur, membre du Conseil d'agriculture de la province de Québec.—Prix, 15 cts.

Conférence de Sa Grandeur Mgr Lafèche, évêque des Trois-Rivières, à la réunion des cercles agricoles aux Trois-Rivières, le 20 janvier 1887.

(Suite)

III.

Et d'abord la loi du Travail est dans la nature même de l'homme, que Job proclame "être né pour le travail comme l'oiseau pour voler" (v. 7). Aussi la trouvons-nous inscrite en tête des livres saints, et avant même la chute de nos premiers parents, alors que la terre par la richesse de sa fécondité naturelle et la beauté de ses aspects divers était l'image du ciel, et s'appelait le Paradis terrestre. Voici en effet ce que dit l'écrivain sacré : "Le Seigneur-Dieu prit donc l'homme et le mit dans le paradis de délices afin qu'il le CULTIVAT." (Gen. II, 15).

Vous le voyez, Messieurs, le travail de la culture, voilà la première loi que le Créateur donne à l'homme qu'il vient de créer à son image et à sa ressemblance. Mais dans cet heureux état de la justice originelle, où l'homme venait de sortir des mains de son Créateur dans toute la beauté et la perfection de sa nature, cette loi du travail n'avait rien de dur ni de pénible, elle n'était que l'exercice légitime de cette activité dont le Seigneur l'avait doué, et le moyen d'augmenter tous les jours la somme de son bonheur, en développant de plus en plus ses facultés physiques, morales et intellectuelles: car cette belle et riche nature ne lui donnait pas seulement le pain qui nourrit le corps, mais elle était encore un livre qui lui donnait l'aliment intellectuel et moral, en lui parlant eloquemment de la puissance, de la sagesse et de la bonté infinie de Dieu. C'est dans l'exercice de cette double activité corporelle et spirituelle que l'homme devait couler heureusement les jours de son épreuve, pour arriver ensuite, s'il était fidèle, au bonheur sans fin du paradis céleste.

Mais à la loi du travail se joignait une autre loi, celle de la lutte et de la vigilance. Il devait cultiver le jardin

de délices et le "GARDER." Il avait donc un ennemi jaloux de son bonheur, contre lequel il devait sans cesse se tenir en garde s'il voulait le conserver. C'était l'épreuve à laquelle Dieu le soumettait pour le mettre en mesure de faire la conquête du royaume éternel !

Or vous voyez ce qui est arrivé, l'homme a succombé dans la lutte. Il a violé la loi de son Dieu en mangeant le fruit défendu sous peine de mort. C'est dans l'abus d'un fruit de la terre que l'homme a violé la loi de son Dieu ; c'est aussi dans les fruits de la terre qu'il sera d'abord puni et qu'il entendra cette dure sentence : " Parce que vous avez mangé du fruit dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail. Elle ne produira que des épines et des ronces. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. " (Gen. III, 17-18).

Voilà. Messieurs, comment la loi du travail, si facile et si agréable à l'homme dans l'état de l'innocence, est devenue une loi pénale après sa chute. L'homme est depuis cette fatale époque un criminel condamné aux travaux forcés, et et cela sous peine de mort. Ce châtement lui est infligé par un père miséricordieux, comme une peine médicale pour l'aider à se relever de sa chute. Le Seigneur Dieu a bien voulu laisser encore un reste de bénédiction et de fertilité à cette terre qu'il vient de frapper de malédiction et de stérilité ; mais à la condition que l'homme en arrache les épines et les ronces et que par un travail dur et pénible il l'arrose des sueurs de son front. Telles sont les conditions dans lesquelles la loi du travail s'impose aujourd'hui à l'homme !

La première loi du règne—ou royaume—de Dieu ici-bas concernant la production des biens temporels, est donc la loi du travail.

Mais le travail se divise en deux grandes sections l'agriculture et l'industrie. Le travail agricole donne à l'homme les matières premières que produit le sol ; le travail industriel les transforme et les adopte à ses divers usages et besoins, soit pour sa nourriture et son vêtement, soit pour son logement ou son agrément.

Le commerce, les institutions financières, les voies de transports, etc., sont des moyens subsidiaires de faire bénéficier davantage l'homme des produits de son travail par les échanges qui en peuvent être faits avantageusement.

Or je n'hésite pas à dire, Messieurs, que le travail agricole est celui de l'état normal de l'homme ici-bas, et celui auquel est appelée la masse du genre humain. C'est aussi celui qui est le plus favorable au développement de ses facultés physiques, morales et intellectuelles, et surtout qui le met le plus directement en rapport avec Dieu. C'est ce que le révérend père Herbreteau nous a démontré à l'évidence, hier soir, dans son éloquente conférence sur les bienfaits de l'agriculture ; je n'ai donc pas à y revenir. Je me contenterai d'une seule remarque bien propre à vous donner une haute estime de votre état, Messieurs les membres des cercles agricoles, et que vous ne manquerez pas de redire aux cultivateurs de vos paroisses ; c'est que le travail agricole est le plus noble ici-bas parce qu'il se fait nécessairement avec le concours direct de Dieu. Vous êtes-vous jamais demandé qui a fait la gerbe de blé que vous récoltez dans votre champ au temps de la moisson ? Vous savez comme moi qu'elle est l'œuvre de deux ouvriers, de l'homme et de Dieu. Si le cultivateur n'était pas entré dans son champ au printemps, s'il n'avait pas débarrassé le sol des épines et des ronces qui le couvraient, s'il ne l'avait pas la-

bouré profondément pour y déposer la semence du froment. Il n'y aurait certainement pas poussé de blé. Voilà le travail du cultivateur ; voilà ce que Dieu demande de lui. Quand il a accompli ce travail, il se retire de ce champ ; il l'enclot avec soin, afin que rien ne vienne troubler le travail divin qui va succéder à son pénible labeur. Ce champ devient pour lui quelque chose de sacré, sur lequel il doit veiller avec soin.

C'est que Dieu va y entrer à son tour et continuer le travail commencé. Il y enverra régulièrement la lumière de l'aurore et la rosée du matin, la chaleur du midi et la pluie du soir, et après quelques jours commencera ce travail mystérieux de la germination, la semence plongeant dans le sol une racine, qui va lui donner le point d'appui et la nourriture dont elle a besoin, et poussant vers le ciel une tige délicate qui grandira tous les jours jusqu'à ce qu'elle donne un épi chargé de 30, 40 ou 50 grains semblables à elle-même. Quand ce travail est fait, ~~il est~~ à couvert d'une riche moisson ce champ si péniblement ensemené, Il dit au cultivateur : voilà ce que je te donne pour toi et ceux que j'ai confiés à ta sollicitude. C'est donc une vérité, Messieurs, une vérité bien consolante et bien honorable pour le cultivateur, qu'il a Dieu lui-même pour collaborateur. On n'en saurait dire autant du travail industriel où le concours de Dieu n'apparaît pas aussi directement. Il n'y a que deux hommes qui travaillent aussi conjointement avec Dieu, le prêtre dans l'ordre surnaturel, et le cultivateur dans l'ordre naturel.

Ne perdez donc jamais de vue, braves cultivateurs, la noblesse de votre condition et les avantages précieux que vous procure le travail de l'agriculture, et que le révérend père Herbreteau vous a si éloquemment exposés hier.

" Le labourage et le *pastourage*, disait le grand ministre Sully, voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines du Pérou. "

Il faut dire la même chose de la Nouvelle-France, de ce beau pays du Canada que nous ont conservé, au prix de si grands sacrifices, et transmis nos vaillants et religieux ancêtres. Oui ! la prospérité et l'avenir des Canadiens-Français se trouvent dans la culture et les pâturages de son riche territoire. Puisse le peuple canadien comprendre cette vérité importante, et ne la jamais perdre de vue, s'il veut accomplir les grandes destinées que lui réserve sans aucun doute la Providence.

IV.

Il convient donc de vous signaler ici un danger auquel sont exposés un nombre, hélas ! trop grand, de nos compatriotes, je veux dire le danger de l'émigration. Messieurs, quand un arbre a conduit à une heureuse maturité les fruits dont il est chargé, ces fruits s'en détachent sans efforts et sans dangers, et ils vont porter ailleurs l'abondance et la richesse. Mais quand ces fruits s'en détachent avant le temps, quand la morsure des insectes ou la violence de la tempête les blessent à mort ou les précipitent sur le sol, c'est une calamité dont cet arbre a grandement à en souffrir. Il faut en dire autant d'une nation. Quand elle a grandi et qu'elle s'est développée au point de couvrir tout son territoire, alors l'émigration devient pour elle un bienfait, une source de richesse et de force pour les colonies qu'elle va fonder.

Mais au contraire, lorsque chez une nation qui en est encore au début de sa fondation, et n'a pas encore pu occuper et mettre en valeur le quart de son territoire, l'on constate déjà des courants d'émigration qui lui enlèvent une forte proportion de sa jeunesse et même de ses familles,

il devient évident alors qu'il y a chez elle quelque chose d'anormal, et qu'elle est atteinte d'un mal qui pourrait avoir pour elle les plus graves conséquences. Or tel est le cas pour le petit peuple canadien, vous le savez comme moi. L'émigration de sa jeunesse a pris, dans ces dernières années, de si grandes proportions, que son clergé et ses hommes d'état en ont été alarmés. Mon intention n'est pas de vous exposer, ce soir, l'étendue et la gravité de ce mal, et les remèdes qu'il faudrait y apporter. Mais puisque l'occasion s'en présente, je vous dirai en passant que l'une des causes qui a conduit à l'étranger un si grand nombre de nos jeunes compatriotes, a été le refus de se soumettre à la loi du travail telle que je viens de vous l'exposer. Le défrichement et la mise en valeur du sol canadien leur a paru à un grand nombre un travail trop dur et par trop pénible. Au pain commun du maître américain, ils ont préféré le pain blanc du maître américain, au travail isolé et libre du jeune cultivateur, ils ont préféré le travail enrégimenté des boutiques américaines. Voyez le résultat après une trentaine d'années. Des paroisses nombreuses qui ne laissent rien à envier aux vieilles paroisses, ont surgi comme par enchantement dans les colonies du Saguenay, des Cantons de l'Est et de l'Ottawa. Là des milliers de familles canadiennes par la langue, par le cœur et par la foi ont réussi à se créer une position honorable et indépendante; elles font la force et assurent l'avenir de notre petit peuple. Telle est la récompense accordée à ces colons au cœur généreux, pour leur attachement au sol natal, et leur soumission courageuse à la loi du travail. Nos frères de l'émigration, au contraire, ont eu à traverser la terrible guerre de la sécession, et l'on estime que 45 mille se sont engagés pour aller porter la guerre et la dévastation chez des populations qui ne leur avaient jamais fait de mal, et qu'environ 15 mille ont succombé dans ces luttes fratricides!!

Et que de milliers ont ruiné en quelques années leur santé dans le travail délétère des manufactures américaines et sont morts à la fleur de l'âge! Ce qui est encore plus triste, c'est la perte des mœurs et de la foi pour un nombre beaucoup plus grand!

Efforcez-vous donc, Messieurs les membres des cercles agricoles, de faire aimer à notre jeunesse le travail de l'agriculture, et continuez avec persévérance à en perfectionner les méthodes, et à leur en faire comprendre les avantages précieux, et surtout à les convaincre que leur avenir et celui de leurs chers enfants est là — (A suivre.)

La "Gazette des Campagnes."

Voici comme l'un de nos confrères de la presse du Nouveau-Brunswick et un ami de notre journal résidant dans cette province, apprécient l'utilité de la *Gazette des Campagnes* :

Nous lisons dans le *Moniteur Acadien* :

"Une feuille modeste, mais qui a rendu de grands services au pays—la *Gazette des Campagnes*—célébrait, le 3 avril, le 25e anniversaire de sa fondation. C'est le 3 avril 1862 qu'apparut ce journal agricole sous la direction sage et dévouée de M. Firmin H. Proulx et le patronage distingué de l'Ecole d'Agriculture de Ste Anne. A l'occasion de cet anniversaire, le directeur et les élèves de l'Ecole d'Agriculture de Ste Anne ont fait une démonstration et présenté une adresse de félicitations et d'encouragement à l'éditeur, M. Proulx, qui certes méritait à tous les titres cette marque de reconnaissance. Cette adresse est remplie de délicates allusions à l'esprit de sacrifice, de dévouement

et de désintéressement qui a sans cesse caractérisé la carrière de journaliste agricole de M. Proulx. Dans sa réponse, celui-ci fait une revue des progrès qui se sont accomplis dans l'agriculture canadienne et cite les efforts et les succès de plusieurs élèves du collège Ste Anne dans la diffusion des saines données agricoles. Il mentionne en particulier les Révds MM. Michaud, curé de Bouctouche, et Jos. Ouellet, curé de Ste Marie, qui dans leur paroisse respective, ont tant fait pour relever le niveau de l'agriculture et lui donner l'impulsion du progrès et du perfectionnement. Le *Moniteur*, qui a largement puisé dans les colonnes de la *Gazette des Campagnes*, pour renseigner ses lecteurs sur les choses qui concernent l'agriculture, se joint aux nombreux amis de M. Proulx pour le féliciter de son succès et de son courage, et souhaiter à son utile et précieux journal un redoublement d'encouragement de la part des habitants de la campagne."

Un résident de Campbellton, ami de la *Gazette des Campagnes*, nous adresse la lettre suivante :

M. le Rédacteur,

Veillez, à l'occasion de l'entrée de votre feuille dans sa 25^{me} année d'existence, agréer mes félicitations pour le courage dont vous avez donné tant de preuves dans le passé, et l'expression de mes vœux de succès pour l'année que vous venez à peine de commencer, ainsi que les suivantes.

Lecteur assidu de votre excellente petite revue pendant les trois années que la maladie me fit trouver si longues, je puis vous assurer que c'était un plaisir pour moi de voir la fin de chaque semaine; car, le samedi ou le dimanche, j'étais toujours certain de la seule visite qui me plût réellement.

J'ai lu vos lettres sur la culture des arbres forestiers, etc., vos comptes-rendus des cercles agricoles, tout en un mot ce qui a été publié dans votre feuille pendant ces trois années.

J'ai même lu avec plaisir les feuilletons de M. C. A. Gauvreau, aujourd'hui membre de l'Académie des Muses de Santomes, France.

Depuis, j'ai rencontré de véritables amis de votre feuille—parmi les braves rejetons de l'héroïque Acadie—qui donnent le plus bel exemple d'un pur et loyal patriotisme par le fait de leur dévouement au pays, théâtre des malheurs de leurs pères.

Le clergé acadien est généreux, sympathique et surtout plein d'un beau zèle pour toutes les bonnes causes. Il est aimé, respecté non-seulement des populations catholiques, mais aussi des protestants de toutes nuances avec lesquelles nous vivons en bons termes.

Notre Province progresse graduellement et visiblement. La colonisation prend du ton, et l'agriculture fait aussi quelques progrès.

Nous avons maintenant deux journaux français, le *Moniteur Acadien* dont quelqu'un a dit: la vertu n'attend pas le nombre des années, et le *Courrier des Provinces Maritimes* qui est encore jeune.

Le grand O'Connell disait un jour: "Irlande! ô ma patrie! ton soleil commence à briller et ton éclat est beau; car, ainsi que l'a dit le poète, les nations ont péri, et toi, tu es jeune encore."

Le peuple Acadien est jeune aussi. Il a eu des jours malheureux: qui ne connaît l'histoire si tristement célèbre des événements néfastes de l'année 1755? Plus heureux que les habitants du Bas Empire, les acadiens ont une histoire. C'est beaucoup en leur faveur; car, selon l'expression

de Lacordaire, le peuple qui n'a pas d'histoire est tout entier dans sa tombe.

Bien, comme je n'ai pas l'intention de vous faire lire une page d'histoire contemporaine, je termine, et vous prie de me croire,

Votre bien dévoué, etc.,

JOS. A. A. CULLEN.

Campbelton, N. Bk., 13 avril 1887.

CAUSERIE AGRICOLE

ELEVAGE DES BÊTES À LAINE (Suite).

Améliorer les troupeaux de moutons. — Différents moyens sont proposés à ceux qui veulent faire subir aux moutons communs les améliorations convenables. Trois de ces moyens s'offrent surtout à l'attention de l'éleveur : la sélection, le croisement et le métissage.

Nous ne mentionnons pas ici le régime, car il n'y a pas un cultivateur qui ignore que le bon régime, une bonne alimentation est la base de toute amélioration à l'égard des animaux quel qu'en soit l'espèce. En effet, le mouton, comme le cheval et le bœuf, se perfectionne rapidement lorsqu'il reçoit une nourriture plus riche, plus abondante et plus variée; sa taille prend plus d'ampleur, les défauts de forme disparaissent, la laine même acquiert des qualités sans aucune autre amélioration. Par le fait même qu'on nourrit mieux les moutons, ils acquièrent des qualités précieuses et leurs productions deviennent plus profitables pour la viande comme pour la laine. Pour les moutons, comme à l'égard des autres animaux de la ferme, le cultivateur doit donc s'appliquer à produire la plus grande quantité de fourrages, et les fourrages les meilleurs qu'il lui soit possible, eu égard à la position où il se trouve.

Le mot *sélection* signifie *choix*, et comme nous le savons déjà elle consiste à choisir comme reproducteur les animaux les moins imparfaits dans la race commune; ce choix n'exige aucune dépense, mais il demande un peu d'attention de la part de l'éleveur.

D'ordinaire les accouplements sont laissés au hasard. Du moment qu'un cultivateur possède un bélier pour ses brebis, il se soucie peu du reste; la reproduction se fait, et c'est tout ce qu'il désire. Néanmoins il n'en coûterait pas plus à ce cultivateur de réserver pour la boucherie les béliers les plus défectueux, pour ne garder comme reproducteur, que celui qui montre quelques qualités.

Voici ce que les éleveurs anglais entendent par *sélection*, et c'est des anglais que nous avons emprunté ce terme: Selon eux, la *sélection* consiste à faire choix, soit dans le troupeau même à améliorer, soit dans d'autres troupeaux appartenant à la même race, d'animaux des deux sexes se rapprochant le plus possible du type de perfection qu'on s'est proposé, afin de les employer à la reproduction. C'est ainsi qu'ont été créées la plupart des magnifiques races de boucherie anglaises qui servent aujourd'hui au perfectionnement des nôtres. Collins pour les Durham, Price pour les Hereford, Bakewell pour les moutons Dishley ou New Leicester, Jonas Webb pour les Southdown, n'ont jamais employé ou du moins n'ont jamais avoué d'autre méthode qu'un choix judicieux fait entre les animaux de la race sur laquelle ils opéraient.

" Il est un fait, dit M. Eugène Gayot, qui s'applique au mouton comme à toutes les autres espèces d'animaux: c'est que les reproducteurs ne se bornent pas à transmettre purement et simplement à leurs descendants les particularités qui les distinguent, de manière à les rendre semblables à eux; toute qualité bonne ou mauvaise, se rencontrant à la fois chez les deux animaux qui concourent à la reproduction, se représentera presque toujours dans le produit avec une force supérieure à celle qu'elle montre chez chacun des deux ascendants. En conséquence, s'il est important pour le cultivateur qui travaille à l'amélioration de son troupeau de moutons par voie de sélection, d'éliminer avec soin tout reproducteur, quel que soit son sexe, chez lequel il a reconnu un défaut saillant, quelques précieuses qualités qu'il puisse présenter d'ailleurs, il est pour lui de la plus haute importance de ne montrer sévère si ce défaut existe à un degré quelconque dans la généralité du troupeau, car il est dès lors probable que cette imperfection existe de longue main, et sera très difficile à extirper.

" L'amélioration par voie de sélection est la plus lente de toutes; c'est cependant la moins coûteuse, celle qui offre le moins de hasards et de mécomptes. Les transitions sont toujours lentes et progressives; l'amélioration des terres ayant le temps de marcher pareillement avec celle du troupeau, l'éleveur est délivré de la crainte de se trouver un jour dans l'impossibilité de nourrir convenablement ses animaux à mesure qu'ils deviendront plus exigeants. Les individus sur lesquels il opère sont parfaitement acclimatés, car le plus souvent ils appartiennent à la race du pays ou à quelque race voisine. Tout concourt donc, dans la plupart des cas, à assurer le succès de l'opération.

" Il n'y a pas lieu, avec la méthode de sélection, à ces dépenses souvent exorbitantes qu'occasionne l'achat, souvent renouvelé, de béliers étrangers à des prix élevés. Entouré de troupeaux appartenant à la race dont il poursuit l'amélioration, l'éleveur est presque toujours à même de se procurer des reproducteurs à des prix qui ne dépassent pas d'une manière bien sensible leur valeur intrinsèque. C'est ainsi que Collins, ayant aperçu dans l'étable d'un journalier qui n'avait qu'une vache, un veau de race courte-cornes qui lui sembla présenter les qualités qu'il recherchait, l'acheta au prix qu'en eût donné le boucher, et en fit le célèbre taureau Hubback, le véritable père de la race améliorée de Durham."

Dans la sélection on a souvent recours à la reproduction *en dedans* (*in and in*). Cette méthode consiste à unir entre eux des sujets de consanguinité parfaite, par exemple le père avec la fille, le frère avec la sœur, la mère avec le fils. Les éleveurs qui ont recours à ce moyen, commencent d'abord à rechercher avec soin, dans la race qu'ils veulent améliorer, les sujets mâles et femelles qui possèdent les qualités et les caractères à propager; ils forment ainsi un noyau, une famille dont les sujets sont accouplés les uns avec les autres pendant un certain temps.

Pratiquée sans soin, comme au hasard, la reproduction *en dedans* donne toujours lieu à de graves inconvénients; mais employée avec intelligence, elle possède des avantages immenses. Les résultats obtenus

par les éleveurs anglais qui l'ont employée d'une manière systématique en sont une preuve suffisante.

La reproduction en dedans rend le travail de l'amélioration beaucoup plus rapide. Cela se conçoit facilement, car les deux reproducteurs possèdent l'un et l'autre les qualités et les caractères que l'on veut multiplier, donne naissance à des animaux dans lesquels les qualités du père et de la mère se trouvent additionnées et représentent une somme presque double de celle que possède chacun des deux reproducteurs. L'amélioration marche donc avec une vitesse double; mais aussi les défauts se reproduisent aussi sûrement que les qualités et plus sûrement encore. C'est pourquoi l'éleveur ne pourra réussir dans ce travail, que s'il possède les connaissances nécessaires qui puissent lui faire reconnaître les défauts et les qualités des animaux avec lesquels il opère, et si cet éleveur apporte dans le choix des reproducteurs des deux sexes une ^{très} sévérité.

Cependant quelque habile que soit l'éleveur pour opérer ce moyen d'amélioration de son troupeau de moutons, il ne doit pas se dissimuler que ce troupeau finira toujours, au bout de quelque temps, par devenir plus délicat et plus sujet à contracter certaines maladies, en tête desquelles nous pouvons citer les affections de poitrine; les moutons ainsi accouplés seront aussi plus sensibles aux intempéries des saisons: c'est ce qui occasionne les maladies dont nous ne pouvons parfois nous rendre compte; les mâles deviennent moins prolifères, les femelles moins fécondes, et tous les sujets perdent de leur rusticité. Un autre effet de cette reproduction en dedans, pratiquée un peu rigoureusement, est de faire diminuer d'une manière notable le poids de la toison. Toutefois, nous devons ajouter que ce moyen de reproduction en amincissant la peau du mouton contribue beaucoup tout en diminuant le poids de la toison, à ajouter à la finesse de la laine. Cependant la perte de poids de la laine est un inconvénient assez sérieux pour que, dans la plupart des cas, on doive repousser cette méthode d'accouplement pour les races à laine fine, dont la dépouille forme le principal revenu.

Il y a des circonstances où l'on peut obtenir tous les avantages de la consanguinité, sans en subir les inconvénients, en employant de temps en temps, pour les femelles sur lesquelles on opère, les béliers dont la parenté avec elles est plus éloignée, ou même des béliers pris dans un autre troupeau de la même race, quand on en trouve d'assez parfaits pour ne pas avoir à craindre de voir diminuer par leur emploi les qualités déjà acquises dans le troupeau de moutons que nous possédons. Ainsi deux éleveurs voisins se livrent à l'amélioration de leurs bêtes à laine par les mêmes moyens et en tendant au même but, ils peuvent très bien alors se rendre des services mutuels pour arriver à une amélioration rapide de leurs troupeaux en échangeant des reproducteurs, et sans avoir recours à la consanguinité complète qui seule possède les inconvénients que nous avons énumérés.

Dans tous les cas, pour pouvoir employer la consanguinité en toute connaissance de cause, il faut que le cultivateur qui a recours à ce moyen puisse compter sur une longue expérience et une longue habitude des soins du bétail. Ce moyen, en outre, ne doit être employé, d'une manière suivie, que par les

éleveurs qui poursuivent l'amélioration de leur troupeau de moutons que dans le sens de la production de la viande de boucherie.

Nous avons énuméré les inconvénients de la reproduction en dedans, il nous suffit maintenant d'indiquer les avantages qui sont inhérents à son emploi, abstraction faite des résultats possibles d'une sélection judicieuse des moutons sur lesquels les éleveurs expérimentés opèrent.

Voici ce que dit M. Eugène Gayot :

“ Dans les produits obtenus par la reproduction en dedans (*in and in*), les os s'amincissent; les extrémités diminuent de poids; les formes s'arrondissent; la précocité s'augmente beaucoup, et la disposition à prendre la graisse s'exagère à ce point par suite du relâchement général des tissus, que les animaux sont toujours prêts à être livrés à la boucherie, quel que soit leur âge. Ces deux dernières qualités sont fort recherchées des éleveurs anglais qui se proposent surtout comme but d'obtenir une grande quantité de viande, et pour lesquels la laine n'est qu'un produit accessoire. C'est pour cela que chez les éleveurs anglais la méthode d'élevage en dedans a pris faveur d'une manière remarquable. Cependant, à présent, ils l'emploient d'une manière moins générale, aujourd'hui que le but qu'ils poursuivaient semble être atteint, et que de leur côté, les consommateurs paraissent rechercher moins la graisse qu'ils ne le faisaient autrefois. ”

Au reste, malgré ces avantages de créer des animaux de boucherie, nous ne pouvons conseiller, comme nous l'avons dit plus haut, la pratique de la reproduction en dedans qu'à des cultivateurs déjà très expérimentés et habiles connaisseurs dans l'élevage des moutons. Un cultivateur qui voudrait employer ce moyen délicat sans avoir une longue expérience pour se guider et une grande habitude de l'élevage des moutons, courrait de grands risques et s'exposerait à de cruels mécomptes.—(A suivre.)

Enseignement pour le cultivateur.

Nous empruntons au livre “ Les principes de l'agriculture, par L. Gossin, ” l'histoire suivante inspirée par Jacques Bijault et racontée par un enfant :

Affaire surprenante.—“ J'ai vu, comme je vous vois, ce que je vais vous dire. La nuit dernière, il faisait noir comme dans un four, j'entends grand bruit, plus fort que cent mille canons tirant ensemble.—Ah! ah! dit Pierre Lacombe, il y a bataille.....—Forte bataille, répond l'enfant. Un grand trou s'ouvrit au-dessus de mon lit, de cent lieues de long et de cent lieues de large; cinquante soleils éclairaient la chambre. Une vieille femme, de cent cinquante pieds de haut, sortit du trou, criant, pleurant, déguêillée, maigre et mal paignée.

“ — Me connais-tu, mon petit François?—Non, vraiment.—Je m'appelle la Terre, je nourris le monde, et je suis ta grand'mère...—Pourquoi pleurez-vous, ma grand'mère?...—Le mauvais cultivateur me fait chagrin; il laboure et sème toujours du grain, sans fumer, sans rien me donner. Dis-lui donc ça, mon pauvre François...—Ma grand'mère, je lui dirai.

“ — Quand il fume et ne met qu'un blé, ou bien quand il lève un pré, je donne triple récolte, longue

paille et beaux épis, grain pesant et bien nourri. Je rends plus dans un an que dans quatre. Dis-lui donc ça, mon pauvre François...—Je lui dirai, ma grand'mère.

— La mauvaise herbe me mange; elle vient toujours et tue son blé. Le seul moyen, c'est de me mettre en pré pour que la mauvaise graine pourrisse. Dis-lui donc ça, mon pauvre François...—Je lui dirai, ma grand'mère.

— Mon Dieu ! je ne demande pas à me reposer. Je veux toujours marcher, mais toujours changer. Jamais deux ou trois grains de suite : ça m'écrase. Dis-lui donc ça, mon pauvre François...—Ma grand'mère, je lui dirai.

— Dis-leur : Madame la Terre est maligne comme un diable, revêche et têtue; il faut lui obéir pour qu'elle donne...—Je ne dirai pas ça, ma grand'mère. —Si fait, si fait, il faut qu'ils me connaissent. Ne les entends-tu pas me dire des sottises, crier : la terre ne vaut rien ? Ce sont eux, qui ne valent rien...—Je leur dirai bien ça, ma grand'mère.

— Vois-tu, madame la Terre a vingt espèces de suc : l'un pour le grain, l'autre pour la pomme de terre; celui-ci pour la betterave, celui-là pour le sainfoin, le trèfle, etc. Quand l'un est épuisé, il faut lui donner le temps de se refaire. Quand on a traité la vache, on attend le lait à revenir...—Ma grand'mère, je comprends ça.

— Après un renouvelis, tout vient à merveille : c'est que tous les suc sont là. On peut mettre deux froments en les fumant. Mais quand le cheval est fatigué, on le laisse reposer; quand la charette a roulé, il faut la graisser...—Je lui dirai ça, ma grand'mère.

— Plus rien n'a dit la madame. J'entends un grand chamailis, comme chiens hurlant, puis un petit charivari, et ça fut fini. ”

Choix des semences.

Le choix des semences est toujours une chose fort importante pour les cultivateurs, puisque les végétaux se reproduisent avec leurs qualités et leurs défauts; il est impossible que les graines d'une plante dégénérée, rabougrie, maltraitée pendant les diverses phases de son existence, donnent naissance à un sujet robuste et vigoureux. Un mauvais taureau, un étalon défectueux, ne produisent jamais de bons résultats, et les élèves qui en proviennent présentent un caractère d'infériorité bien marqué.

Malgré ces inconvénients, nombre de cultivateurs ne recherchent pas les meilleurs reproducteurs; ils agissent bien plus légèrement encore lorsqu'il s'agit de végétaux : ils prennent la première semence venue, bien des fois même ils donnent la préférence à ce qu'ils ont de plus mauvais. C'est là une erreur grossière que nous ne saurions trop combattre.

Il ne suffit pas de bien labourer le sol, de le fumer convenablement, de donner les façons aux moments les plus favorables, il faut encore faire usage des meilleures semences; c'est là un point essentiel sur lequel nous appelons l'attention des cultivateurs.

Les formes, les qualités, les défauts, les maladies des animaux passent presque toujours à leurs descendants; il en est absolument de même dans le règne végétal. Les semblables produisent des semblables, et

d'une graine dégénérée, placée par conséquent dans de mauvaises conditions, ne peuvent venir que des produits dégénérés.

C'est bien assez d'avoir à lutter contre les accidents météorologiques, sans s'exposer, en se servant d'une mauvaise semence, à tous les inconvénients provenant d'une semence incomplète, parfois avariée, et par conséquent impropre à la reproduction. Pensons-y bien et prenons pour semence des grains de choix, dussions-nous les payer le haut prix, pourvu que l'on soit assuré de leur bonne qualité.

Culture de la pomme de terre.

Voici d'après M. Victor Châtel, qui s'est occupé, d'une manière spéciale, de la culture de la pomme de terre, de sa culture et de ses maladies, le résumé de ses expériences, par des essais comparatifs de toute nature :

1o. La maladie de la pomme de terre n'est pas héréditaire : la preuve c'est que les tubercules malades ont produit une récolte saine et abondante. On peut donc, à défaut d'autres, se servir de plants malades, pourvu qu'il reste assez de parties saines pour nourrir le germe pendant la première période de développement.

2o. Plusieurs petits tubercules en ont produit chacun deux gros. M. Victor Châtel pense qu'on peut obtenir une bonne récolte même avec de très petites pommes de terre, en en mettant plusieurs dans chaque fosse et en les disposant circulairement.

3o. Les pommes de terre qui, au lieu de gros germes, ne montrent que des fils très minces, et que M. Châtel appelle des femelles, sont stériles; elles doivent être rejetées au moment de la plantation. Comme elles ne produisent que peu ou point de germes, elles se conservent beaucoup plus longtemps que les autres : il y a donc tout bénéfice à les conserver pour l'alimentation. Les tubercules mâles à gros bourgeons charnus, doivent être seuls employés à la reproduction.

4o. Il faut avoir grand soin de ne pas couper les plants trop minces et, quand on les met en terre, de toujours placer les germes en dessus. Les mêmes germes qui, tournés en dessous, n'ont produit qu'une récolte insignifiante, en ont donné de magnifique lorsqu'on les a plantés dans leur direction naturelle, le germe en dessus.

5o. Que les variétés de pommes de terre soient hâtives ou tardives, il est toujours avantageux de les planter de bonne heure.

6o. Le buttage est une opération qui réclame tous les soins du cultivateur. Certaines variétés ont besoin d'être fortement buttées : ce sont celles qui végètent à la surface du sol. A celles qui s'enfoncent en terre davantage, cette culture peut être moins indispensable. Mais une recommandation qui s'applique à toutes les espèces, c'est que le buttage doit toujours se faire de bonne heure, avant que la fleur apparaisse. Un buttage tardif peut être quelquefois plus nuisible qu'utile.

La pomme de terre, ainsi que les autres végétaux cultivés, doit ne pas revenir trop souvent dans les mêmes terres et être soumise aux règles d'assolement que l'expérience enseigne aux cultivateurs.

Surcharger d'animaux les pâturages.

Nombre de cultivateurs croient faire une bonne spéculation en mettant dans un même pâturage un très grand nombre d'animaux, c'est cependant le moyen le plus prompt et le plus sûr d'épuiser les pâturages. C'est une pratique vicieuse que de ne pas laisser à l'herbe le temps même de pousser; on épuise par là le pâturage qui devient insuffisant, et comme conséquence les animaux sont dans un état de maigrir pitoyable. Il vaut mieux n'avoir qu'un nombre restreint d'animaux dans un même pâturage; si ce dernier était d'une grande étendue, il serait avantageux de le diviser en deux ou trois clos dans lesquels on pourrait alternativement y mettre les animaux. Les changements de clos pourraient se faire dès qu'on s'aperçoit que les animaux diminuent en lait. Les pâturages s'épuiseraient moins et les animaux y gagneraient sous le rapport de la nourriture, et les cultivateurs réaliseraient de plus grands profits dans la production du lait et de la viande.

Enfouissement du fumier dans le sol.

Il y a des cas où il est bon d'enterrer le fumier immédiatement dans le sol. C'est quand on a affaire à des terres légères, sableuses, en un mot à des terres dans lesquelles l'air trouve facilement accès; là le fumier se décompose promptement, et il convient de lui conserver toute son humidité, toutes ses parties volatiles. Mais quand ce sont des terres fortes, compactes, argileuses, où l'air ne pénètre qu'avec peine, et qu'on ne peut pas leur donner un ou deux labours de plus, il est bon que le fumier y reste répandu à la surface pendant un ou plusieurs jours, afin que l'air le puisse bien pénétrer; de cette manière, en l'enterrant, on enterre avec lui beaucoup d'air ou de gaz oxygène, ce qui accélère sa décomposition. Cela est surtout nécessaire quand le fumier provient de la fosse dans laquelle il séjournait et où l'air n'avait pu s'introduire.

Météorisation du bétail.

Au printemps, lorsque les fourrages secs manquent au fenil, on nourrit le bétail à l'étable en lui donnant de l'herbe verte ou en le faisant paître dans les champs. Si l'herbe donnée au bétail a été fauchée ou si elle a été pâturée à la rosée ou après la pluie, elle cause aux animaux qui en sont avides une maladie presque toujours mortelle, à moins que le vétérinaire ne soit appelé en temps opportun. Cette maladie qui porte le nom de *météorisation*, est tout simplement l'indigestion.

Voici un moyen très efficace pour prévenir cette maladie:

Avant de donner au bétail sa ration d'herbe fraîche, le matin, ou en le mettant au pâturage, il faut lui distribuer une demi-ration de paille. Comme c'est sa première nourriture de la journée, il la mange avec avidité, et sa voracité n'existe plus au moment où on lui donne sa ration d'herbe fraîche ou mouillée, ou quand on le met aux champs.

Choses et autres.

Conservation des petits oiseaux.—Au dernier numéro de la Gazette des Campagnes, nous avons démontré la nécessité de protéger les petits oiseaux, dans l'intérêt de la conservation de nos récoltes et de nos arbres fruitiers. Aujourd'hui nous suggérons un moyen d'activer une propagande efficace dans le but de conserver ces petits oiseaux qui nous sont si utiles.

Un homme célèbre a dit: "L'oiseau peut vivre sans l'homme, mais l'homme ne pourrait vivre sans l'oiseau." En effet, s'il n'y avait plus d'oiseaux, les insectes dévoreraient nos récoltes, ravageraient les arbres fruitiers et forestiers, détruiraient tout ce qui a vie.

Qui a le plus d'intérêt à la conservation des petits oiseaux? Evidemment l'agriculture. Alors, les sociétés d'agriculture créées pour défendre les intérêts de l'agriculture, pour patronner activement toute idée de progrès dans ses cultures si variées; les sociétés d'agriculture qui donnent des primes pour toutes sortes de sujets, ne pourraient-elles pas offrir quelque encouragement à ceux qui s'intéresseraient à cette importante question de la conservation de nos petits oiseaux? Un moyen très facile s'offre à leur attention: ce serait d'offrir des primes aux instituteurs et institutrices dans nos campagnes, qui s'appliqueraient le plus à faire une propagande active pour protéger nos petits oiseaux, en enseignant à leurs élèves de protéger les petits oiseaux et de ne pas détruire les nids de ces intéressantes petites créatures qui se rendent si utiles en détruisant des milliers d'insectes destructeurs de nos récoltes.

Il nous semble qu'il y a urgence, sous tous les rapports, à créer des primes pour la protection des petits oiseaux et de leurs nids, et les sociétés d'agriculture devraient être les premières à donner l'exemple de ce beau mouvement.

Nous vivons entourés d'ennemis que nous sommes dans l'impuissance de combattre efficacement: les insectes destructeurs de nos récoltes. Qui nous vengera de l'insecte si nous détruisons les auxiliaires que Dieu, dans son infinie bonté, nous a donnés? Il faut que nos sociétés d'agriculture, les cercles agricoles prennent tous les moyens possibles pour empêcher la destruction. Pour protéger ces petits êtres si charmants, mais surtout si utiles, nos associations agricoles pourraient offrir des primes aux instituteurs et institutrices qui par des leçons souvent répétées, démontreraient à leurs élèves la nécessité de protéger nos petits oiseaux et qui réussiraient à faire cesser cette guerre insensée que les enfants font aux oiseaux et à leurs nids; qu'ils gravent dans la mémoire de ces jeunes enfants qui fréquentent nos écoles des campagnes ce précepte des Saintes Ecritures: "Si en te promenant, tu trouves en ton chemin, sur un arbre ou à terre, un nid d'oiseaux, et la mère couvant les petits ou les œufs, tu ne prouderas point la mère, ni les petits, ni les œufs, mais tu les laisseras en liberté, pour qu'il ne t'arrive rien de fâcheux et que tu vives longtemps."

Imitons donc la conduite de nos ancêtres dans leur mansuétude pour les bêtes utiles. "Toucher un nid d'une hirondelle, tuer un rouge-gorge, un hôte du foyer champêtre, un chien vieilli au service de la famille, c'était dans leur croyance, une sorte d'impiété qui ne manquait pas d'attirer à sa suite quelque malheur."

Dieu a mis dans le cœur de l'homme, de l'enfant surtout, des sentiments de douceur pour les êtres inférieurs; appliquons-nous à les conserver dans toute leur pureté et à les mettre en pratique.

ECONOMISEZ, AGRICULTEURS.—A peu de choses ajoutés un peu; fais cela souvent et ce peu deviendra beaucoup. Hésiode.—C'est par de tels préceptes que les anciens caractérisaient l'esprit d'économie indispensable aux mœurs agricoles. Cette économie doit s'appliquer au brin de paille comme à l'argent, au temps du serviteur comme aux déboursés que requiert l'exploitation de la ferme. Tout ce qui est dépensé à faux, perdu ou gaspillé, diminue d'autant le produit net; et comme les mêmes causes se reproduisent sans cesse, il arrive que le profit disparaît entièrement par une succession de pertes insignifiantes en elles-mêmes.

Que ce précepte si sage n'empêche cependant pas d'appliquer à chaque branche de l'exploitation tout ce dont elle a besoin pour devenir et rester prospère, car ce serait une fausse épargne que de refuser au sol l'engrais requis, employer une semence imparfaite, nourrir à demi le bétail, etc., etc. Toute fois il existe encore sur chacun de ces points certaines règles

d'économie qu'il importe de comprendre et d'appliquer parce qu'il en est du champ comme de l'homme, quand il gagnerait beaucoup s'il dépense trop, il ne reste rien.

Il faut donc que l'agriculture ait son économie journalière qui entre dans les mœurs du père de famille et lui fasse éviter tout gaspillage. A cette condition et à celle là seulement le cultivateur verra reparaitre à son foyer le bien-être et la prospérité.

En effet si l'émigration de nos compatriotes exerce si cruellement ses ravages parmi nous, ce n'est pas que le cultivateur ne puisse avec les profits de sa ferme pourvoir aux besoins de sa famille, mais ces désastres doivent être attribués surtout aux dépenses frivoles et exagérées qu'encourent trop souvent nos amis de la classe agricole.

Soyez donc prudents, économiques et frugaux, et vous comprendrez avant longtemps que vous aviez tort de songer à vous expatrier, attendu que vous trouverez facilement à cette condition, le moyen de vivre heureux et prospères sur le sol canadien qui nous est cher à tant de titres.—*Gazette de Joliette.*

Ce que peut faire le vrai mérite.

La vente sans précédent du *Siroop allemand*, de Boschee, depuis quelques années, a étonné le monde. C'est sans doute le remède le plus sûr et le meilleur, qui ait jamais été découvert pour la guérison prompte et efficace du Rhume, de la Toux et des troubles les plus sévères au poulmon. Il agit d'après un principe différent des prescriptions ordinaires données par les médecins, car il ne guérit pas une toux en laissant la maladie encore dans le système, mais au contraire, il éloigne la cause du mal, guérit les parties affectées et les laisse dans une condition purement saine. Une bouteille gardée à la maison pour en faire usage quand la maladie vient épargnera le mémoire du médecin et une longue maladie. Un essai vous convaincra de ces faits. Ce remède est positivement vendu par tous les droguistes et les marchands en général. Prix : 75 cents pour de grandes bouteilles.

RECETTES

Moyen de détruire les verrues.

Avec du lait de la plante *gratteron* (caille-lait), mouillez la verrue, et lorsque la dessiccation a eu lieu, frottez avec le doigt la croûte produite par le lait. Renouvelez sans interruption ces cautérisations tout à fait insensibles, et en peu de temps vous aurez fait disparaître tout le tissu anormal.

Effet du sel sur un appétit dépravé du bétail.

Il nous arrive parfois de voir des animaux qui se nourrissent mal dans les pâturages et montrent pour toutes sortes de substances, telles que le bois, le linge, la terre et les excréments, un goût dépravé que l'on ne peut guère expliquer. Les veaux que l'on tient dans la basse-cour ou le voisinage de la maison, contractent parfois l'habitude de manger le linge, le lamage qu'ils trouvent à leur portée, à tel point qu'ils en conservent l'habitude et que l'on se trouve dans la nécessité de les livrer à la boucherie, autrement il faudrait les surveiller constamment. Cette habitude ou cette espèce de maladie va jusqu'à causer la mort de l'animal dont le goût est ainsi dépravé. Voici à ce sujet ce que conseille un vétérinaire : Il conseille de donner aux gros animaux une once de sel par jour et une demi-once aux petits. Par cette pratique, dit ce vétérinaire, une complète transformation s'opère dans le bétail, ces habitudes vicieuses et débilitantes cessent, il se nourrit parfaitement et ne laisse, en un mot, rien à désirer. La recette est si facile à mettre en pratique, qu'il n'est pas coûteux de l'essayer.

Figures de mouches.

Pour garantir les bêtes à cornes et même les chevaux des piqûres des mouches, tons, etc., qui les font tant souffrir, il suffit de les frotter le matin, avant de les envoyer aux champs, avec une décoction de feuilles de noyer.

CANADA, }
PROVINCE DE QUEBEC, } COUR DE CIRCUIT,
District de Kamouraska } Pour le District de Kamouraska.
No. 8350.

Le vingt-sept avril mil huit cent quatre-vingt-sept.
(En vacance.)

ALPHONSE POULIOT, Avocat, de la Cité de Québec,
Demandeur,

vs.
AUGUSTE VERRET, meunier, de St Jean de Dieu,
Défendeur.

Il est ordonné au Défendeur de comparaitre sous deux mois.

P. LANGLAIS,
G. C. C.

5 mai 1887.

A VENDRE

A LA

Ferme-modèle du Collège de Ste-Anne.

Veaux purs Ayrshires, avec ou sans *pedigree*; cochons Berkshires; blé de la Mer Noire, de choix.

S'adresser à

JOSEPH ROY,

Chef de pratique.

14 avril 1887.

A VENDRE

BETAIL Ayrshire,

COCHONS BERKSHIRES,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

16, Rue St Jacques, MONTREAL

A VENDRE

Bétail Ayrshire : veaux mâles et génisses, pure race, avec *pedigree*.

Aussi : Moutons Cotswold, de choix. S'adresser à

J. B. BEAUDRY,

St MARC, Comté Verchères, P. Q.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1886---Arrangement pour la saison d'hiver---1887.

Le et après lundi, 14 juin 1886, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

Pour Lévis.....	12.35 A. M.
Pour Lévis.....	9.50 A. M.
Pour St-Jean et Halifax.....	10.38 A. M.
Pour Lévis.....	3.10 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	3.50 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	10.32 P. M.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surintendant en chef

Bureau du chemin de fer,

Moncton, N. Bk., 22 novembre 1886.